

**Metin
Arditi**

Le Turquetto

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Se pourrait-il qu'un tableau célèbre – dont la signature présente une anomalie chromatique – soit l'unique oeuvre qui nous reste d'un des plus grands peintres de la Renaissance vénitienne : un élève prodige de Titien, que lui-même appelait "le Turquetto" (le petit Turc) ?

Metin Arditi s'est intéressé à ce personnage. Né de parents juifs en terre musulmane (à Constantinople, aux environs de 1519), ce fils d'un employé du marché aux esclaves s'exile très jeune à Venise pour y parfaire et pratiquer son art. Sous une identité d'emprunt, il fréquente les ateliers de Titien avant de faire carrière et de donner aux congrégations de Venise une oeuvre admirable nourrie de tradition biblique, de calligraphie ottomane et d'art sacré byzantin. Il est au sommet de sa gloire lorsqu'une liaison le dévoile et l'amène à comparaître devant les tribunaux de Venise...

Metin Arditi dépeint à plaisir le foisonnement du Grand Bazar de Constantinople, les révoltes du jeune garçon avide de dessin et d'images, son soudain départ... Puis le lecteur retrouve le Turquetto à l'âge mûr, marié et reconnu, artiste pris dans les subtilités des rivalités vénitiennes, en cette faste période de la Renaissance où s'accomplissent son ascension puis sa chute.

Rythmé, coloré, tout en tableaux miniature, le livre de Metin Arditi convoque les thèmes de la filiation, des rapports de l'art avec le pouvoir, et de la synthèse des influences religieuses qui est la marque particulière du Turquetto.

Né en Turquie, familier de l'Italie comme de la Grèce, Metin Arditi est à la confluence de plusieurs langues, traditions et sources d'inspiration. Sa rencontre avec le Turquetto ne doit rien au hasard, ni à l'histoire de l'art. Car pour incarner ce peintre d'exception, il fallait d'abord toute l'empathie – et le regard – d'un romancier à sa mesure.

"DOMAINE FRANÇAIS"

METIN ARDITI

Metin Arditi habite la Suisse, où il enseigne à l'École polytechnique et préside l'Orchestre de la Suisse romande. Toute son oeuvre romanesque est publiée chez Actes Sud.

DU MÊME AUTEUR

MON CHER JEAN... DE LA CIGALE À LA FRACTURE SOCIALE, essai, Zoé, Genève, 1997.

LE MYSTÈRE MACHIAVEL, essai, Zoé, Genève, 1999.

NIETZSCHE OU L'INSAISSABLE CONSOLATION, essai, Zoé, Genève, 2000.

LA CHAMBRE DE VINCENT, récit, Zoé, Genève, 2002.

VICTORIA-HALL, roman (prix du Premier Roman de Sablet 2004), Pauvert, Paris, 2004 ; Babel, n° 726, 2006.

DERNIÈRE LETTRE À THÉO, roman, Actes Sud, Arles, 2005.

LA PENSION MARGUERITE, roman (prix Lipp Suisse 2006), Actes Sud, Arles, 2006 ; Babel n° 823, 2007.

L'IMPRÉVISIBLE, roman (prix des lecteurs FNAC Riviera 2006 ; prix des auditeurs de la Radio suisse romande 2007), Actes Sud, Arles, 2006 ; Babel n° 910, 2008.

LA FILLE DES LOUGANIS, roman (prix Version Femina Virgin Megastore 2007 ; prix Ronsard des lycéens et prix de l'Office central des bibliothèques 2008), Actes Sud, Arles, 2007 ; Babel n° 967, 2007.

LOIN DES BRAS, Actes Sud, Arles, 2009 ; Babel n° 1068, 2011.

© ACTES SUD, 2011

ISBN 978-2-330-00110-0

© LEMÉAC, 2011

pour la publication en langue française au Canada

ISBN 978-2-7609-0730-0

METIN ARDITI

LE TURQUETTO

roman

ACTES SUD

Extrait de la publication

à Bertrand Py

*La vérité d'un homme, c'est d'abord ce qu'il
cache.*

ANDRÉ MALRAUX,
Antimémoires.

NOTE AU LECTEUR

Il existe au musée du Louvre un portrait attribué à Titien, intitulé *L'Homme au gant*, qui présente une curiosité.

La signature apposée au bas de la toile, TICIANUS, toute en majuscules, semble peinte de deux couleurs différentes. Le visiteur attentif peut constater, pour peu qu'il approche son regard du tableau, que le T est peint en gris foncé, alors que le reste du nom, ICIANUS, est en gris-bleu. La différence de couleur n'est pas criante, mais elle est indiscutable.

En 2001, à l'occasion de son exposition *Venise ou la Couleur retrouvée*, le musée d'Art et d'Histoire de Genève a reçu le tableau en prêt. Frappé par l'anomalie de la signature, l'historien de l'art chargé de l'accrochage a pris sur lui de procéder à une analyse.

Le résultat de cette recherche était jusqu'à récemment classé dans les archives du département des restaurations sous la référence DR-2001-48-VL-RX et consultable sur autorisation. La récente Loi genevoise sur la transparence des archives d'Etat (LTAE), votée par le Grand Conseil en octobre 2009, y donne désormais libre accès.

Voici l'essentiel de ce rapport.

SPECTROMÉTRIE DE FLUORESCENCE
PAR RAYONS X

POUR

L'HOMME AU GANT

*Analyse d'une anomalie chromatique
au coin inférieur droit*

Le T, de tonalité gris foncé, est composé de quelques grains de plomb (*biacca*) et de noir de carbone. Le mélange est issu d'une combustion incomplète de plusieurs lipides (diverses cires, graisses et huiles) et de résines naturelles (surtout de la colophane).

Les lettres ICIANUS bleutées proviennent d'un mélange de noir de fumée et d'azurite (*azzurro della Magna*), un silicate d'aluminium et de sodium de forme complexe.

Tout porte à penser que la signature a été apposée en deux temps, par deux mains différentes, et dans deux ateliers distincts.

Du fait de la chronologie (le T a selon toute logique été peint en premier, dans l'atelier de l'auteur), on peut émettre l'hypothèse que le tableau n'est pas de la main de Titien.

V. L.

La même analyse a permis de mettre au jour une autre particularité. Le vernis qui recouvre la toile est fait de deux résines, la sandaraque, une essence de cyprès assez courante dans la peinture du XVI^e siècle, et l'encens, dont l'utilisation dans un vernis n'a jamais été signalée.

I
CONSTANTINOPLE

Septembre 1531

I

— Elie ! Ton père s'est arrêté !

Cette manie qu'avait Arsinée de crier, alors qu'il était sous ses yeux !

Il se tourna vers son père. Le front baigné de transpiration, celui-ci pressait sur sa vessie et urinait en pleine rue, comme les portefaix et les mendiants... Depuis qu'ils avaient pris le chemin du Bazar, c'était la troisième fois.

Elie baissa les yeux, vit de petits jets rosâtres s'échapper de la verge de son père, par intermittence, et observa les gouttelettes se perdre dans la terre battue. Soudain, il leva son regard. Ses yeux se firent durs comme deux billes noires, ses traits se tendirent et durant une dizaine de secondes il scruta son père avec férocité. Il vit un homme maigre, voûté, mal soigné...

Il le dessinerait de face. Et il tricherait. Comme chaque fois qu'il faisait un portrait de lui. Il ajouterait de la force dans le regard, ou rehausserait le port de tête, ou donnerait un peu de dignité à la posture.

Comme presque tous les dessins d'Elie, celui-ci serait "pour la pile". Elie s'asseyait en tailleur, fermait les yeux, cachait son visage de ses mains et, tout à l'intérieur de lui-même, s'imaginait en train de dessiner. Une mine de plomb à la main, il traçait un premier trait, par exemple un ovale de visage ou une ligne d'épaule, puis un deuxième, comme

s'il dessinait vraiment, et ainsi de suite jusqu'à ce que le dessin soit en place. Il le regardait alors avec intensité, ajoutait ici une ombre, là un dégradé, fronçait un regard, marquait une tension sur un muscle, exactement comme si tout ce qu'il faisait était réel. Après quoi il regardait le dessin en y mettant toutes ses forces, s'en imprégnait jusqu'au plus infime détail, et le déposait sur le haut d'une pile, imaginaire elle aussi, dans un coin précis de la pièce minuscule qu'il partageait avec son père.

Le plus étrange, lorsqu'il dessinait pour la pile, touchait à la violence des émotions qui le traversaient. Dans de tels instants, un sentiment de suprématie le portait tout entier. Rien ne lui semblait impossible. Il travaillait à la plume, au pinceau, ou à la mine d'argent, utilisait mille couleurs, donnait des effets d'ombre ou de clair-obscur, en un mot, il dessinait selon son bon vouloir. Il était, enfin, maître de sa vie.

— Toi, reprit Arsinée, il faut toujours tout te répéter ! Et regarde-moi quand je te parle !

D'un coup l'envie le prit de l'énerver, et il se remit à marcher.

— Elie !

Une voix de moineau en train de piailler... Il haussa les épaules et s'arrêta. De toute façon, il n'allait pas tarder à la faire enrager.

— Pardonnez-moi, dit à cet instant son père en se tournant vers Arsinée et Roza, la Géorgienne qu'ils allaient vendre.

— Sami... fit Arsinée en secouant la tête comme pour un reproche, tu aurais dû rester à la maison.

Il allait mourir, Sami. Et même vite... Les hommes qui n'arrivaient plus à uriner mouraient vite. Ils avaient envie, ils n'arrivaient qu'à sortir de petits jets rougeâtres, après quoi ils avaient encore envie, et, à la fin, ils mouraient. Quel âge avait Sami ? Elle

fit un calcul, se trompa, recommença deux fois et arriva à trente-six, puis à trente-huit. Il a l'air d'en avoir soixante-huit, se dit Arsinée. Et elle ? Cinquante-six ? Cinquante-sept ?

Elle frissonna. Combien de temps allait-elle tenir ? Elle quitta Sami des yeux et son regard tomba sur Elie. Celui-là... Il ressemblait de plus en plus à un rat. Avec son nez qui faisait comme un museau et ses yeux sans cesse à l'affût... Voilà maintenant qu'il fixait la poitrine de Roza... ! Quel voyou ! Elle allait se faire un plaisir de lui dire ses quatre vérités, et même sur-le-champ !

Elie capta son regard, sentit la colère venir, et se dit que c'était le moment de filer :

— Je vais chez Djelal Baba.

— Tu sais quel mal tu lui fais, à ton père ? lança Arsinée. Tu sais qu'il se sacrifie pour toi ?

Sami leva la main en signe d'apaisement. Il était en nage, sa vessie le tirait affreusement, et il en avait assez d'écouter son fils et Arsinée se chamailler.

Son silence poussa Arsinée à en rajouter :

— Tu n'es pas musulman ! Tu es juif ! Et tu n'as pas le droit de calligraphier ! Ton travail est au Esir-Han* !

Elie la connaissait. Dans des moments pareils, elle n'avait qu'une seule idée, en découdre. Il lança : "A tout à l'heure" et déguerpit par la rue des Fabricants-de-Pantoufles, où il disparut dans la masse des porteurs, des crieurs et des badauds.

— Tu devrais avoir honte ! cria Arsinée derrière lui.

Cette manie qu'il avait, d'aller se fourrer chez ce Djelal ! Un sournois, voilà ce qu'il était ! Sournois comme un rat ! Et ce Djelal Baba qui lui mettait des

* Maison des esclaves.

idées en tête... En plus, qu'est-ce qu'il avait à l'appeler *baba** ! Il ne voyait pas qu'il blessait son père ?

Heureusement, elle était là... Pas pour le gronder... Pour l'aider à devenir quelqu'un ! Qui allait éduquer ce garçon, si elle ne s'en chargeait pas ? Certainement pas son père, le malheureux ! Ni Sofia, la voisine grecque. Avec six enfants, plus la cuisine qu'elle faisait pour la taverne, la pauvre femme... Elle l'avait nourri au sein, d'accord... Mais c'était de l'histoire ancienne !

Ce voyou d'Elie... Lorsqu'ils allaient au Han, par exemple. Il filait devant ! Et pourquoi ? Pour ne pas voir son père uriner dans la rue ? Comme si c'était sa faute, au pauvre homme, de devoir uriner tous les trois pas ! S'il avait été riche, il serait resté chez lui ! A uriner tranquillement, comme un monsieur, chaque fois qu'il en aurait eu envie ! C'est de la gratitude qu'il aurait dû ressentir pour son père, Elie... Pas du mépris... Un père qui allait à son travail comme un chien, malgré sa maladie... Et ce garenement qui n'en faisait qu'à sa tête... A courir là où il n'avait rien à faire ! A la rue des Fabricants-d'Encre, à la taverne, à l'église Saint-Sauveur... Du coup, certains jours, il fallait bien qu'elle lui dise ses quatre vérités ! Même si elle l'aimait !

Plus qu'elle n'avait jamais aimé personne... Il y avait des moments où elle ne souhaitait rien d'autre que de le serrer contre elle... De l'embrasser à l'étouffer, partout, sur les cheveux, sur les joues, dans le cou, partout... De tenir son petit corps dur collé à ses bourrelets... De sentir ses doigts se planter dans la graisse de son dos avec une telle force qu'elle y voyait du désespoir, et elle se disait alors que cet enfant avait besoin d'elle comme personne,

* "Père".

jamais, n'avait eu besoin d'elle, et le sentiment d'être enfin indispensable la comblait.

Ainsi, Arsinée se trouvait sans cesse partagée entre le désir de se disputer avec Elie et l'envie de le noyer de tendresse. Douze ans plus tôt, c'était elle qui l'avait sorti du ventre de sa mère. Lorsqu'elle le lui avait montré, la pauvre femme était épuisée après trente-six heures d'accouchement. Elle avait souri. Puis elle avait soufflé, dans un mélange de turc et de castillan : *“Es un kütchük fâré muy lindo”*, c'est un petit rat très mignon. Elle s'était ensuite assoupie. Une heure plus tard, elle mourait.

— Rentrons, fit Sami.

— Il est à un âge difficile, dit Arsinée. Mais c'est un bon garçon. Tu verras, un jour il te fera honneur !

Sami ne répondit pas. De l'honneur, ils étaient loin. Son fils les trahissait. Lui, sa femme, leurs parents, leurs ancêtres... Il les trahissait tous.

II

“*Allaba bin sbükür*”, murmura Djelal. Mille grâces à Dieu. Une peau de mouton pareille, il n’en avait jamais vu.

Il caressa la laine de ses pouces. Ces boucles ! Enormes, grasses, noires de sueur... L’animal n’avait pas dû être tondu depuis quatre ans, peut-être même cinq...

Ceux de la rue pouvaient le regarder de haut et l’appeler Küтчүк Djelal* tant qu’ils voulaient, aucun n’avait jamais fabriqué une encre comme celle qu’il allait obtenir grâce à cette peau. Pas un seul des quarante !

Küтчүк Djelal, qu’ils l’appelaient... Le bon Dieu l’avait fait petit de taille, d’accord. Et après ? Lui, au moins, était toujours soigné. Personne ne l’avait jamais vu porter un *gömlék*** maculé. Tandis que ceux de la rue... Comment ils arrivaient à travailler avec une chemise sale, il ne le savait pas. Fabriquer de l’encre nécessitait de la sérénité... De la pureté... Même les gestes les plus simples, comme rincer un flacon ou placer des calames sur une étagère, méritaient le plus grand soin.

Lui, en tout cas, accomplissait chaque tâche de son travail dans le respect du détail le plus infime.

* “Petit Djelal”.

** Chemise.

Sa boutique consistait en deux pièces très petites. Dans la première, qui donnait sur la rue, se trouvaient les flacons en attente d'être vendus, ainsi qu'une table d'écriture. Les ingrédients nécessaires à la fabrication étaient rangés dans la salle arrière. Concentrés de gomme arabique, extraits de seiche, cristaux d'alun, liants, tout était disposé selon un ordre précis. Une étagère portait les ustensiles nécessaires à la fabrication et une autre, les flacons vides.

Djelal partageait sa vie entre trois activités, dont chacune lui était essentielle : la fabrication d'encre, la prière et la danse.

En réalité, les trois choses ne faisaient qu'une. Les encres étaient faites pour copier les textes sacrés, et la danse permettait à Djelal d'accéder à la sérénité, c'est-à-dire de se rapprocher du Seigneur. Ainsi chaque instant de sa vie tendait vers un même but : se conformer aux enseignements du Prophète pour les choses de l'esprit autant que pour celles du corps. Alors Djelal mettait dans chacune des trois activités tout son cœur, toute son attention, et toute sa loyauté.

Il prenait un soin infini de ce qu'il mangeait et de ce qu'il buvait. Il était reconnaissant à Dieu de l'avoir fait naître et voulait être prêt à se présenter devant Lui avec dignité et humilité, à l'instant qu'Il choisirait. Ainsi, cinq minutes ne s'écoulaient pas sans qu'il se pose les mêmes questions : Est-ce que ce que je fais est conforme aux enseignements du Prophète ? Ma vie est-elle droite, comme doit l'être celle d'un croyant, et encore plus celle d'un fabricant d'encre ? Suis-je digne d'avoir été choisi pour accomplir cette tâche ?

Bien sûr, les quolibets de ceux de la rue le faisaient souvent douter. Mais il résistait. Au fond, se disait-il, ce qui dérange les autres, c'est que je ne

ÉPILOGUE

Peu après la mort d'Angelo Gandolfi, *L'Homme au gant* fut expédié à Assise avec le reste de ses effets, parmi lesquels se trouvait la lettre qu'il avait reçue en accompagnement du tableau*.

La toile fut accrochée dans l'une des salles de réception de l'évêché, où quinze ans plus tard, à l'automne 1593, elle attira tant le regard de Clément VIII, en visite à Assise, qu'Aldo Pollinati, l'évêque, se sentit obligé de la lui offrir. En 1614, le pape Innocent X fit cadeau du portrait à l'ambassadeur d'Angleterre auprès du Saint-Siège, en remerciement d'une négociation sur le statut de l'Eglise anglicane. Quelques années plus tard, Ralph Williams l'offrit à Charles I^{er} d'Angleterre. A la mort de ce dernier, en 1651, le tableau fut acquis par le banquier Jabach, l'un des plus grands collectionneurs de son époque. Lors de la seconde vente de la collection Jabach, en 1671, le tableau fut acheté par Louis XIV. Il est depuis cette date propriété de l'Etat français.

* La lettre de Titien au nonce est classée dans les archives de l'évêché d'Assise sous la rubrique Cinquecento – Corrispondenza – Vescovi di Assisi – CF – 122-a.

OUVRAGE RÉALISÉ
PAR L'ATELIER GRAPHIQUE ACTES SUD